
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59098

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

analyse plus approfondie du milieu et du rôle de Frick durant la «période de combat» (Kampfzeit). Les chapitres II et III accordent, par contre, une large place aux mesures législatives du ministre de l'Intérieur du Reich. Aussi bien dans la «mise au pas» administrative, dans le sens d'une concentration du pouvoir étatique et d'un dualisme équilibré entre Etat et Parti, que dans la politique eugénique et raciale, avec l'éviction des Juifs de la fonction publique et des médias, les lois sur la stérilisation et l'avortement eugénique, la réorganisation, dans le cadre de son ministère, des Services de santé soumis aux critères de l'hygiène raciale. S'il perd, entre 1933 et 1935, les prérogatives de la Propagande au profit de Goebbels, celles de la Science et de l'Éducation confiées au ministre Rust et des Affaires ecclésiastiques auxquelles Hitler nomme Hanns Kerrl, Frick ajoute à ses fonctions à la tête du ministère de l'Intérieur du Reich, celles de la Prusse et ne signera, durant cette seule période, pas moins de 100 lois et ordonnances relatives à la «question juive». Les documents et témoignages mentionnés par l'auteur prouvant que le rôle de Frick était plus important qu'on le pensait jusqu'alors dans l'élaboration de la législation antijuive de Nuremberg (1935) emportent la conviction. On peut douter, par contre, de son influence pour les mesures d'éviction économique qu'il aurait suggérées en 1938, à la veille du pogrom de la «Nuit de Cristal». Mesures préparées, comme l'a montré notamment l'historien israélien Abraham Barkai, par les experts nazis depuis 1936. Ce qui paraît cependant vraisemblable, compte tenu de ses discours et de sa pratique antérieure, c'est qu'il aurait participé à l'élaboration des mesures «d'euthanasie» des malades jugés incurables.

En fait, même si Frick contribue encore à la restructuration territoriale et à celle de la fonction publique (chap. V) sa perte d'influence, comme le montre Neliba, est manifeste dès le tournant de l'année 1940/41. Elle s'esquisse même déjà lorsqu'il accepte de cosigner l'ordonnance d'Hitler du 17 juin 1936 nommant Himmler à la tête de la Police du Reich, certes théoriquement sous l'autorité du ministre de l'Intérieur qui doit, en pratique, se contenter d'être informé des mesures arbitraires d'Himmler en matière de détention et de gestion des camps de concentration.

Frick fut-il, comme le suggérait en 1936 Magda Goebbels, un «révolutionnaire en pantoufles»? Ce que confirme déjà son attitude à la fois prudente et complice lors du putsch de 1923, voire de la «Nuit des longs couteaux» en 1934. Ou était-il, selon le jugement d'Hitler en mars 1942, incapable de s'adapter à l'évolution du régime? Ce qui n'empêcha pas le chancelier d'offrir à son fidèle paladin une importante dotation en argent pour son 65^e anniversaire – reconnaissance des services rendus avant de l'expédier à Prague comme Protecteur de Bohême-Moravie. En dépit de cette disgrâce finale, Frick reste jusque dans ses ambiguïtés et son refus de témoigner devant le Tribunal de Nuremberg qui le condamna à mort, un personnage représentatif de cette caste de hauts fonctionnaires déjà en poste sous Weimar sans l'aide desquels les nazis n'auraient pas pu édifier et consolider leur régime.

Si cette «biographie politique», d'une lecture parfois un peu aride, n'élucide pas entièrement la personnalité de Frick, elle a néanmoins le mérite de révéler l'importance souvent négligée de l'administration étatique de l'Allemagne weimarienne puis hitlerienne dans l'instauration et la légitimation d'un régime criminel.

Rita R. THALMANN, Paris

Ralf-Georg REUTH (Hg.), Joseph Goebbels, Tagebücher in fünf Bänden, Bd. 1: 1924–1929, Bd. 2: 1930–1934, Bd. 3: 1935–1939, Bd. 4: 1940–1942, Bd. 5: 1943–1945, München (Piper) 1992, 2304 p.

Les amateurs de romans policiers se jeteront sur l'introduction de l'éditeur qui raconte l'histoire des exemplaires de ce journal, copiés, recopiés, dispersés, enterrés, retrouvés... Une histoire longue d'un demi-siècle où interviennent des archivistes de l'Ouest et de l'Est, un

banquier suisse, un journaliste aux parcours sinueux, deux équipes d'universitaires rivaux, et même – on s'en serait douté! – l'ombre de la Stasi. En fin de compte, l'Institut für Zeitgeschichte est en train de publier le texte intégral, tandis que Reuth s'est vu – dans quelles circonstances? – chargé de sélectionner et d'annoter des extraits, qui représentent encore plus de deux mille pages.

On aimerait tout de même en savoir plus sur ses critères de sélection. Il déclare en post-face avoir éliminé surtout les notations de caractère strictement privé (sauf pour les années de jeunesse) et, pendant la Guerre, les reproductions du communiqué militaire quotidien, et retenu principalement les grandes manœuvres de propagande »en privilégiant les dates historiques fondamentales«, ainsi que les conversations avec Hitler. Fort bien. Mais lorsque, avant d'entamer une lecture plus suivie, on ouvre le journal aux environs de ces »dates historiques fondamentales«, on est déçu. De deux choses l'une. Ou bien Goebbels n'a pas été associé aux préparatifs de la purge des SA, ni à la réunion stratégique du 5 novembre 1937 (dite du »protocole Hossbach«), ni aux négociations du pacte germano-soviétique; son travail d'explication lui a été commandé après coup, et il a dû alors mobiliser en hâte tout son appareil. Même discrétion décevante sur la journée du 20 juillet 1944 à Berlin: il ne commente les événements que trois jours après, en relatant sa visite au QG d'Hitler, et se contente d'une très brève allusion à son rôle personnel. Ou bien il faut admettre qu'un malin hasard a provoqué, dans le puzzle des manuscrits et des copies laborieusement reconstitués, toutes ces lacunes fâcheuses.

Écrit directement, des origines à juillet 1941, par un Goebbels visiblement bousculé, le journal se réduit à des notations de style télégraphique, simples aide-mémoires pour une future élaboration. Par la suite, il est dicté à un sténographe, et pêche à l'inverse par la surabondance des commentaires. Concis ou verbeux, notre auteur ne quitte jamais la pose: rien de surprenant, quand on connaît et le personnage, et les lois de ce genre littéraire factice qu'est le journal intime. Mais son incroyable vanité nous prive même de tout renseignement précis sur ce qui constitue sa seule force, certains diraient son génie, l'art et la science de la propagande: ce qu'il garde par écrit de chacune de ses opérations, ce n'est jamais une analyse préalable de la situation et du but à atteindre, mais l'étalage complaisant des échos qu'il a suscités dans la foule des meetings, dans l'opinion allemande et à l'étranger: »fabuleux, une véritable bombe« sont les termes dont il se décore le plus souvent; et il ne cache pas sa mauvaise humeur quand les rapports du SD se montrent plus circonspects (21 février 1943).

On le savait fanatique de son *Führer*, mais ici c'est un esclave amoureux qui se découvre. Les entrevues sont des faveurs délicieuses, où le Maître (qualifié en termes quasi-christiques) rassérène son disciple: des élucubrations picrocholines sur l'avenir de la guerre à l'Est (20 mars 1943), des fantômes sur la perversité des Juifs (13 mars), des bavardages sur la psychologie de Staline et de Churchill (23 septembre) sont recueillis comme des messages prophétiques. Certes, une certaine impatience se manifeste quelquefois: le *Führer* tarde à prendre des mesures de »guerre totale«, plus soucieux en cela de ménager l'opinion que le ministre – même chargé de cette opinion; et celui-ci d'intriguer avec Speer, Bormann ou d'autres, pour le pousser au durcissement. Mais ce ne sont là que péripéties prosaïques, dans les coulisses du drame mystique.

Je ne sais si la consultation approfondie de ce vaste corpus apportera beaucoup aux historiens: ici ou là, des rectifications de détail; des nuances supplémentaires à la psychologie d'un complexé; des étonnements sur la médiocrité intellectuelle de certains acteurs de la grande histoire; la ruine définitive de toute explication instrumentale de l'idéologie – car, oui, le fanatisme est une réalité. Cela suffit-il à justifier cette énorme publication?

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg